

BALLY FOUNDATION

DOSSIER DE PRESSE



Un Lac inconnu

Exposition inaugurale
du 20 avril au 24 septembre 2023

CONTACTS PRESSE

Thomas Lozinski
thomas@claudinecolin.com
+ 33 (0)6 85 98 76 30

Marie-Émilie Fourneaux
marie-emilie@claudinecolin.com
+33 (0)6 86 86 97 49

Sommaire

3

Edito et biographie de Nicolas Giroto, CEO de Bally

5

Edito et biographie de Vittoria Matarrese, directrice de Bally Foundation

8

Un Lac inconnu / Exposition inaugurale du 20 avril au 24 septembre 2023

Vito Acconci, Wilfrid Almendra, Caroline Bachmann, Oliver Beer, Mathias Bensimon, Angela Bulloch, Ligia Dias, Adélaïde Feriot, Karim Forlin, Tania Gheerbrant, Petrit Halilaj & Álvaro Urbano, Yannick Haenel, Rebecca Horn, Paul Maheke, Hélène Muheim, Mel O’Callaghan, Philippe Parreno, Elise Peroi, Constant Puyo, Emilija Škarnulytė, Haim Steinbach, Willa Wasserman
Commissaire d’exposition: Vittoria Matarrese

BF

31

Bally Foundation / Art, Écologie, Recherche et Diversité

VH

32

Bally Artist Award / Annonce du lauréat 2023 le 19 avril

33

La Villa Heleneum / Une villa des années 1930 sur les rives du lac de Lugano

34

Flashback soirée Eau douce / Prélude et performances

35

La marque Bally / À l’avant-garde depuis 1851

36

Visuels disponibles pour la presse
Informations pratiques

Le mot de Nicolas Giroto

La Bally Foundation a le plaisir d'annoncer l'ouverture imminente de son nouveau siège à la Villa Heleneum à Lugano, le 20 avril prochain. Cette ouverture marque le début d'une nouvelle phase importante dans l'évolution de la Fondation qui, après 17 ans, aura enfin une résidence permanente dans un lieu exceptionnel sur les rives du lac de Lugano. La mission de la Fondation, depuis 2006, est de promouvoir l'art et la culture en mettant en valeur des thèmes importants pour Bally, tels que l'innovation, le soutien à la création et l'attention portée à l'écologie.

Depuis sa création, Bally a fait preuve d'une vision sociale et engagée, et d'une grande volonté de travailler en étroite collaboration avec des artistes, des architectes, des graphistes et des créatifs de tous les horizons. Aujourd'hui, grâce à la Fondation, l'histoire continue à travers une offre artistique et culturelle diversifiée, visant à soutenir la création sous toutes ses formes, et en particulier les jeunes artistes avec notamment un programme de résidence, et à impliquer un large public autour du projet de la Fondation, notamment la communauté locale et internationale, et les institutions culturelles et académiques.

Nous avons entrepris un travail considérable pour redonner vie à ce lieu, et la phase préparatoire du projet a marqué des étapes importantes pour sa réalisation, comme la signature du contrat avec la mairie de Lugano en novembre 2021 – que je tiens à remercier tout particulièrement pour sa confiance et sa vision partagée – ainsi que la pré-ouverture du 11 novembre dernier, qui a été accueillie avec beaucoup d'enthousiasme.

En effet, depuis novembre 2022, Vittoria Matarrese a pris la direction de la Fondation. Elle possède une expérience significative dans le secteur et un profil international puisqu'elle a occupé des postes de direction au Palais de Tokyo à Paris et à la Villa Médicis à Rome. Ses compétences et sa vision contemporaine d'une recherche continue d'innovation sont des éléments fondamentaux pour l'évolution de la Bally Foundation et de ses activités telles que le Bally Artist Award. Avec la nomination de Vittoria, le programme de la Fondation s'oriente vers l'art contemporain et la création à travers des expositions et des événements réunissant des artistes émergents et confirmés. Dans un futur proche, le programme de résidence visera également à renforcer les liens avec le site, les jardins et l'histoire du lieu, en accueillant des artistes du monde entier.

Les liens avec la région et les institutions locales seront développés grâce à des programmes spécifiques, à commencer par une collaboration accrue avec le MASI (Museo d'Arte della Svizzera Italiana). Je suis très fier de pouvoir dire aujourd'hui que le Bally Artist Award est considéré comme un prix d'importance nationale ouvert à tout artiste suisse ou résident. Depuis cette année, le lauréat, en plus de l'exposition au MASI, au sein du Palazzo Reali, qui ouvrira ses portes le 3 juin, verra son œuvre achetée et incluse dans les collections permanentes du MASI, une manière pour la Fondation de développer son soutien et d'assurer une plus grande visibilité aux artistes primés.

En conclusion, je voudrais remercier nos collaborateurs, nos partenaires, les soutiens de la Fondation et enfin les membres du conseil d'administration de la Fondation qui nous ont permis de réaliser ce projet. J'aimerais également remercier la ville de Lugano pour sa confiance et sa vision. Tous mes vœux à Vittoria Matarrese, et que le nouveau siège soit une étape importante, un nouveau défi et un espace de liberté et de créativité ouvert à tous.

Nicolas Giroto
CEO de Bally
Président de la Bally Foundation



BF

VH

NICOLAS GIROTTO

Nicolas Giroto est nommé directeur général de Bally quatre ans après avoir rejoint la maison. À la tête d'une équipe de 1 400 collaborateurs et d'un vaste réseau de plus de 300 magasins répartis dans le monde, il pilote depuis 2019 la relance de la maison suisse basée à Caslano.

En nommant un nouveau directeur artistique, Nicolas Giroto orchestre ainsi le retour sur les podiums de la Fashion Week de Milan, repositionnant la marque comme un des acteurs incontournables de la mode et du luxe dans le monde.

Sensible aux questions environnementales, Nicolas Giroto prend des mesures visant à réduire l'impact de l'industrie sur l'environnement en signant le Fashion Pact, tout en publiant une feuille de route assortie d'initiatives concrètes visant à stimuler l'innovation et à responsabiliser l'entreprise aux objectifs fixés en matière de développement durable.

En pleine crise sanitaire, il initie la transformation digitale de Bally en axant la stratégie digitale sur l'innovation, par la mise en place d'un showroom virtuel et la digitalisation de la présentation des collections. La redéfinition innovante de la production et de la distribution a déjà lieu en 2019, avec la cofondation du LifestyleTech Competence Centre (LTCC), une organisation qui vise à optimiser l'expertise technologique et à réduire l'impact environnemental de ses membres actifs. Avec cette plateforme, un projet d'archivage numérique est en cours, en collaboration avec l'Università della Svizzera Italiana et des partenaires tels que Hyphen, Microsoft et Moresi. En 2021, Nicolas nomme un Chief Digital Officer dans le but d'accélérer encore la stratégie digitale de la marque.

Sous son impulsion, l'entreprise reconnaît l'importance d'une histoire centenaire. A partir des valeurs ancrées dans sa tradition, la veine philanthropique de Bally se développe, notamment à travers la Bally Peak Outlook Foundation, qui s'engage pour la conservation des environnements de montagne, et avec la Bally Foundation, qui vise à soutenir la scène artistique contemporaine. L'ambition de développer et d'affirmer les activités de la Fondation gagne en prestige avec l'attribution par la Ville de Lugano de la Villa Heleneum, une villa du début du XX^e exposant siècle située sur les rives du lac de Lugano, comme siège de la Fondation Bally. En 2022, Nicolas Giroto nomme Vittoria Matarrese directrice de la Fondation Bally à la Villa Heleneum. Avec Vittoria, l'organisation du Bally Artist Award est également repensée, passant d'un prix régional à un prix national. En étroite collaboration avec le Museo d'Arte della Svizzera Italiana (MASI), l'artiste lauréat complète désormais la collection nationale du musée et se voit offrir une exposition de deux mois dans ses murs.

Avant de rejoindre Bally, Nicolas Giroto a été directeur financier de Nuance Group, leader dans la distribution de produits détaxés basé à Zurich. Il a également travaillé pour le distributeur italien de prêt-à-porter Conbipel après son acquisition par Oaktree Capital Management, et pour le distributeur d'optique GrandVision où il a débuté sa carrière en 1997. En 2023, il a été nommé administrateur non exécutif d'Autogrill, ayant récemment fusionné avec le groupe suisse Dufry, géant mondial des services aux voyageurs. Né à Agen en France, il a été diplômé de l'Université Montesquieu Bordeaux-IV. Il vit à Lugano, en Suisse.

BF

VH

Le mot de Vittoria Matarrese

Ma première rencontre avec ce lieu, la Villa Heleneum, a été de celles qui ne s'oublient pas : un coup de foudre absolu pour une architecture élégante, précieuse sans être ostentatoire, entièrement tournée vers le lac, presque surgissant de l'eau. En y pénétrant, j'ai découvert avec surprise que le rythme des fenêtres était interrompu par une immense baie vitrée, taillée dans le salon comme un écran de cinéma face à la nature vierge du mont lui faisant face. La ville de Lugano est soudainement cachée et l'on se retrouve plongés dans le silence du lac, dans une forme de contemplation intense et émouvante.

C'est de ce face à face avec le paysage qu'est né *Un Lac inconnu*. De ce lac que je ne connaissais pas, j'ai senti l'osmose avec la Villa, leur porosité. J'ai vu les fondations du bâtiment aller chercher dans l'eau leur force vitale. Il était évident à cet instant que ce lieu avait le pouvoir de générer un paysage intérieur, une réalité forgée dans la mémoire de chacun, un « magnifique langage, si différent de celui que nous parlons d'habitude, et où l'émotion fait dévier ce que nous voulions dire et épanouir à la place une phrase tout autre, émergée d'un lac inconnu où vivent ces expressions sans rapport avec la pensée et qui par cela même la révèlent ». (Marcel Proust, *Le temps retrouvé*).

La Bally Foundation aura cette particularité de s'ancrer dans son territoire, sa géographie et son histoire, en proposant des expositions qui soulignent les enjeux majeurs de la création contemporaine dans le monde qui nous entoure. L'exposition inaugurale est d'ores et déjà une invitation faite à la puissance évocatrice de la nature environnante. A sa capacité à ouvrir l'imagination et à créer des images persistantes. A pénétrer les eaux dormantes et profondes, maternelles ou inquiétantes. A transformer les frontières entre extérieur et intérieur en fines membranes. A arpenter nos jardins intimes, nos paysages immergés.

Un Lac inconnu est la recherche d'une vibration commune entre ce qu'il se passe au-dehors et au-dedans, de ces jardins dessinés à l'ombre à paupières par Hélène Muheim, gravés par Willa Wasserman ou tissés par Elise Peroi, dans lesquels les forsythias géants de Petrit Halilaj et Álvaro Urbano nous protègent des tempêtes émotives et où l'on peut croiser les figures mi-humaines mi-végétales de Vito Acconci, l'oiseau-fleur de Wilfrid Almendra ou les objets animés/animistes de Rebecca Horn. Une exploration du subconscient, comme dans l'œuvre de Paul Maheke, des fêlures et des images qui nous habitent, des voix qui nous hantent comme celles issues de la sculpture de Tania Gheerbrant, du récit de Yannick Haenel ou du chœur d'Adélaïde Fériot, tout aussi merveilleux qu'inquiétants. Si la fresque de Mathias Bensimon nous permet d'avoir une vision spéculaire du lac, la peinture d'Oliver Beer ou la sculpture de Ligia Dias sont allées chercher au fond même de l'eau les éléments qui les composent, tandis que les objets liquides de Mel O'Callaghan font résonner les respirations au plus profond en nous.

Face au lac, sous le lac, nous sommes les exploratrices et explorateurs solitaires des vestiges du paysage et de nos mémoires, à l'instar de Caroline Bachmann, Emilija Škarnulytė ou encore Karim Forlin, créant un pont, une brèche qui permet d'entrer au plus près d'un territoire, de son histoire et de ses mythes. Dans une superposition de trames narratives et temporelles, nous traversons la Villa comme nous parcourons un journal intime.

Vittoria Matarrese
Directrice de la Bally Foundation



BF

VH

VITTORIA MATARRESE

Architecte de formation, Vittoria Matarrese a été successivement responsable de la communication internationale de la Mostra del Cinema à la biennale de Venise (2001-2005), rédactrice en chef et productrice des émissions cinéma de TV5 Monde (2005-2008), directrice artistique de la Villa Médicis (2008-2010), puis directrice de la programmation des arts performatifs du Palais de Tokyo et curatrice depuis 2010.

Avec son parcours transdisciplinaire et sa vision d'architecte, Vittoria Matarrese s'est toujours intéressée aux porosités entre les disciplines, les lieux et leurs environnements. Prenant pour modèle l'espace urbain, voire celui de l'agora, la pratique de Vittoria Matarrese s'applique à croiser les disciplines, à ne jamais les enfermer, dans une perspective de dialogue, de transformation et d'inclusivité. Toujours vivantes, parfois exubérantes, ses propositions curatoriales portent une attention particulière aux scènes émergentes, hybrides, et au médium de la performance, très souvent amené hors de l'espace scénique, interrogeant le lieu, la notion d'unité d'espace, de frontalité et de durée.

A la Villa Médicis à Rome, Vittoria Matarrese est à l'origine du programme Villa Aperta, série d'interventions sous forme de festival, exposition et installations dans les jardins. Au cours de ses douze années au sein du Palais de Tokyo, elle a notamment imaginé le programme Entrouverture en 2012 à l'arrivée de Jean de Loisy, fondé et dirigé cinq éditions du festival de performances Do Disturb entre 2015 et 2019, mis en place la résidence d'artistes La Manutention à partir de 2017 à raison de quatre résidences par année, et le Fashion program de 2014 à 2019.

Vittoria Matarrese a également été commissaire pour l'exposition d'Hector Zamora au Palais de Tokyo en 2016 et co-commissaire de l'exposition/cabaret Charliewood avec Julien Fronsacq la même année. Avec l'équipe curatoriale du Palais de Tokyo, elle a été commissaire de Nuit Blanche Paris (2016), de la Biennale de Lyon (2019), et de l'exposition *Anticorps* (2019). Avec Emma Lavigne, elle a été co-commissaire de *Natures Mortes*, carte blanche à Anne Imhof au Palais de Tokyo (2020). Dernièrement elle a curaté la célébration, sur quatre jours, des vingt ans du Palais de Tokyo avec une carte blanche donnée à l'artiste Marinella Senatore (septembre 2022). Elle a par ailleurs enseigné à l'ESEC Paris de 2006 à 2008 et au sein du Master II Sciences et techniques de l'exposition, à la Sorbonne, à Paris, entre 2016 et 2019.

BF

VH

Vito Acconci

Wilfrid Almendra

Caroline Bachmann

Oliver Beer

Mathias Bensimon

Angela Bulloch

Ligia Dias

Adélaïde Feriot

Karim Forlin

Tania Gheerbrant

Petrit Halilaj & Álvaro Urbano

Yannick Haenel

Rebecca Horn

Paul Maheke

Hélène Muheim

Mel O'Callaghan

Philippe Parreno

Elise Peroi

Constant Puyo

Emilija Škarnulytė

Haim Steinbach

Willa Wasserman

BF

BF

VH

VH

20th of April - 24th of September

Un lac inconnu

Curator
Vittoria Matarrese

Bally Foundation
Villa Heleneum
Via Certivo 24 xxx Lugano

Wednesday to Sunday
11 am / 7pm
www.ballyfoundation.ch

BALLY FOUNDATION


MAISON FONDÉE EN 1778
LOUIS ROEDERER
CHAMPAGNE

Video still from *Swedish Queen* by Emilija Škarnulytė

Un Lac inconnu

Réunissant plus d'une vingtaine d'artistes internationaux, *Un Lac inconnu* propose une déambulation poétique et philosophique entre les paysages immergés et émergés, une tentative de donner une forme à l'eau qui file entre les doigts et qui creuse pourtant un sillon, une proposition de connexion à soi-même et au monde.

BF

VH

Vito Acconci

1940, New York - 2017, New York.

Bodies in the Park, 1985

Ensemble de sculptures, métal, bois, plastique et astroturf

Collection MAMCO, Genève
don du Centre d'art contemporain de Genève

Figure unique dans l'art contemporain, l'artiste américain d'origine italienne Vito Acconci a longtemps travaillé à défaire les frontières entre privé et public, plastique et réel, création artistique et vie quotidienne, s'attachant à concevoir des œuvres à échelle humaine, souvent empreintes d'humour. Après avoir publié un recueil de poèmes, il se tourne vers les arts plastiques avec un travail centré sur le corps, qui prend très tôt la forme de provocantes performances physiques, le faisant connaître au sein de la scène new-yorkaise. À partir des années 1980, après avoir intégré vidéos et installations à son travail, il s'intéresse aussi à l'architecture et à l'aménagement urbain et paysager, menant des études toujours destinés à créer des espaces de rencontres, d'échanges, de débats et de jeux.

Sa pratique inclassable interpelle sans arrêt le public, puis les citoyens et citoyennes : de l'espace de la page à celui de la ville, il bouscule, provoque, crée des univers ambigus, forçant les questionnements et la participation directe. *Bodies in the Park*, ensemble de sculptures recouvertes de feuillage artificiel, évoque tout d'abord l'art topiaire caractéristique du jardin à la française. Toutefois, plutôt que de réaliser des sculptures végétales de style champêtre représentant par exemple des animaux ou des arbres, ce sont des silhouettes humaines qui sont taillées telles des haies dans un jardin. L'ensemble propose une vision assez radicale de l'idée de « faire corps » avec son environnement, éliminant la frontière entre homme et nature, entre matière organique et minérale, entre image et image de soi. L'homme devient son propre support (chaise et table), son propre abri (tonnelle humaine), naïade et banc : le corps impose son pouvoir, dessinant le seul décor. Ainsi le paysage public, le mobilier que l'on peut partager dans les jardins, se transforme en espace privé et intime, plein d'humour et pourtant inaccessible.

BF

VH



Vito Acconci, *Bodies in the Park*, 1985

Ensemble de sculptures, métal, bois, plastique et astroturf

Photo © Annik Wetter

Courtesy of MAMCO, Genève

Wilfrid Almendra

Né en 1972 à Cholet (France), il vit et travaille à Marseille.

Le mouvement de la danseuse, 2022

Tube galva, acier, tubes de cuivre, plumes de paon, fonte d'aluminium, peinture, croûte de roche, 240 x 120 x 94 cm

Slugs, 2022

Fonte d'aluminium, peinture au lapis-lazuli, 2 x 12 x 2 cm

Slug I, 2022

Fonte de bronze, 2 x 12 x 2 cm

Slug II, 2022

Fonte de bronze, 2 x 12 x 2 cm

Slug III, 2022

Fonte de bronze, 2 x 12 x 2 cm

Courtesy of the artist & galerie Ceysson & Bénétière, Paris

Issu d'une famille de travailleurs immigrés portugais, parfois lui-même artiste-paysan cultivant vignes et arbres fruitiers, Wilfrid Almendra s'inspire des motifs de l'histoire de l'art et de l'architecture autant que de son histoire et de son quotidien. Ses sculptures et installations sont souvent réalisées avec des matériaux dits pauvres ou industriels, récupérés, échangés, recyclés, puis transcendés par des expérimentations techniques et des inventions poétiques, où la beauté du paysage renvoie paradoxalement au milieu ouvrier. L'artiste déploie ainsi des sortes de terrains vagues pensés comme des œuvres ouvertes, laissant place à la projection et à l'interprétation. Dans son œuvre, *Le mouvement de la danseuse*, le gravier se substitue à l'herbe fraîche ou au sable fin, des plumes de paon prolongent des tiges en acier plantées sur l'étendue aride. Ce paysage étrangement harmonieux, à la lisière des mondes minéral, animal et industriel crée un point de balance entre le déploiement précieux du paon et la pauvreté des autres matériaux. L'oiseau devenu fleur, trônant sur ce champ rocheux, dansant au gré des courants d'air, confère à l'ensemble une aura spirituelle. Ces jeux d'association portent aussi en eux un puissant potentiel narratif : des ruines de quel monde s'agit-il ? Quel paysage réinventer ? Dans un mouvement permanent de (re)construction, à partir du matériau même de la démolition qu'est le gravat, Wilfrid Almendra repense également nos systèmes de relations économiques et sociales, et les traces indélébiles laissées par l'homme dans la nature, à la fois symptômes et symboles.

BF

VH



Wilfrid Almendra, *Le mouvement de la danseuse*, 2022
Tube galva, acier, tubes de cuivre, plumes de paon, fonte d'aluminium, peinture, croûte de roche
240 x 120 x 94 cm

Photo © Aurélien Mole
Courtesy of the artist galerie Ceysson & Bénétière, Paris

Caroline Bachmann

Née en 1963 à Lausanne (Suisse), elle vit et travaille en Suisse.

Grand nuage jaune et gris, 2023
Huile sur toile, 80 x 80 x 2.20 cm

Grands nuages oranges reflet, 2022
Huile sur toile, 80 x 80 x 2.20 cm

Rayon nuage gris, 2023
Huile sur toile, 80 x 80 x 2.20 cm

Courtesy of the artist & galerie Gregor Staiger, Zurich

De la fenêtre de chez elle, souvent dans les moments où la lumière est moins déterminée et plus changeante, à l'aube ou au crépuscule, Caroline Bachmann observe le lac Léman. Ses carnets de croquis sont moins emplis de dessins que de notes : elle consigne les infimes variations de son environnement et de ce qu'il provoque en elle, prêtant attention au temps qui passe, ou à celui qu'il fait. Son travail est minutieux. Elle traduit les lignes et les couleurs, liste les vents et les températures, transcrit la lumière, les formes des nuages, les textures de l'eau, et les effets des reflets. Elle trace des diagrammes et des formules symboliques dignes d'un essai de sémiotique ou d'un carnet de mathématiques. Les variations sont incessantes si bien qu'une même fenêtre offre aussi une infinité de possibles. Caroline Bachmann développe avec aisance de nouvelles techniques, jouant avec des effets de plans, de couches et de transparence visant à transcrire des mutations presque invisibles. Il s'agit pour l'artiste de questionner les formes plastiques de la répétition et de la série, de ramener le paysage à son expression conceptuelle, allégorie d'un paysage mental où le symbolisme apparent renvoie vers une forme de spiritualité.

A partir d'éléments récurrents - l'eau et le ciel, le soleil et la lune, les nuages - l'artiste peint plusieurs toiles en même temps, à la fois connectées et différentes, offrant un panel d'émotions, de sensations liées à l'atmosphère, à la poésie, à cette intériorité que ses extérieurs dégagent. Si le symbolisme semble dominer les peintures à première vue, la recherche de Caroline Bachmann est beaucoup plus personnelle et intime : le rythme de ses lignes, la rencontre des aplats de couleur créent un effet de synthèse de la *veduta*. Ces vues ont un cadre, peint à même la toile, parfois à peine visible, d'autres très présents, changeant inlassablement de forme et de couleur, sorte de hublots qui, au lieu d'enfermer, ouvrent une fenêtre sur l'âme.

BF

VH

Caroline Bachmann, *Double arc-en-ciel flottant, 2021*
Huile sur toile
40 x 30 x 1,5 cm

Photo © Gregor Staiger
Courtesy the artist & Galerie Gregor Staiger, Zurich



Oliver Beer

Né en 1985 dans le Kent (Angleterre), il vit et travaille à Londres.

Resonance Painting (Lakeside 1), 2023
Pigment sur toile, 200 x 300 cm

Resonance Painting (Lakeside 2), 2023
Pigment sur toile, 200 x 300 cm

Production spécifique au lieu

Courtesy of the artist

Depuis ses débuts, Oliver Beer travaille avec le son en tant que « matière plastique première » et s'intéresse à la relation qui existe entre celui-ci et l'espace, en particulier à travers la voix et l'architecture, voyant dans tout espace un possible instrument. Son étude de la fréquence de résonance produite par différents environnements a donné lieu à des séries de projets tels que les *Resonance Projects*, performances vocales utilisant les harmoniques naturelles des bâtiments et qu'il déploie de manière récurrente depuis 2007, ou les *Resonance Paintings*, peintures qui traduisent les harmonies musicales en langage visuel et constituent un autre exemple de ces expérimentations. Pour ces peintures, une enceinte est placée en-dessous de la toile afin de la faire vibrer. Les vagues sonores dispersent alors des pigments secs en poudre préalablement disposés dessus. Ceux-ci sont par la suite fixés par l'artiste en un mouvement unique, caractéristique d'une note spécifique de sorte que chaque toile est différente de la précédente, suivant les sonorités choisies. Oliver Beer construit ainsi un vocabulaire de formes abstraites qui donne corps au son et développe ainsi une méthode unique de peinture, où le son devient pinceau. Comme il l'affirme, « les gens ne réalisent pas que la musique a une forme physique : si vous pouviez voir la musique faire vibrer l'air autour de nous, vous verriez de belles géométries en trois dimensions ». L'autre constante des *Resonance Paintings* est leur couleur bleue, donnée par l'oxyde de cobalt, inspirée par un vase bleu et blanc que l'artiste a trouvé dans la maison de sa grand-mère et dont il a retracé l'histoire, à travers les routes commerciales et coloniales, les empires portugais, hollandais et britannique, le Japon, la Corée et la Chine, et l'Iran où elle a été inventée. Au sein de l'exposition *Un Lac inconnu*, ces dernières *Resonance Paintings* ont été réalisées d'après les sons enregistrés à plusieurs moments dans le lac de Lugano, avec des microphones immergés, afin de « mettre en images », pourrait-on dire, le paysage subaquatique, mystérieux et plein de vie, qui nous fait face depuis la Villa Heleneum.

BF

VH



Oliver Beer, *Resonance Painting (Lakeside 1)*, 2023
Pigment sur toile
200 x 300 cm

Courtesy of the artist

Mathias Bensimon

Né en 1996 à Paris (France), il vit et travaille à Paris.

Le lac intérieur, 2023

Fresque au silicate de potassium, pigments minéraux

Production spécifique au lieu

Courtesy of the artist

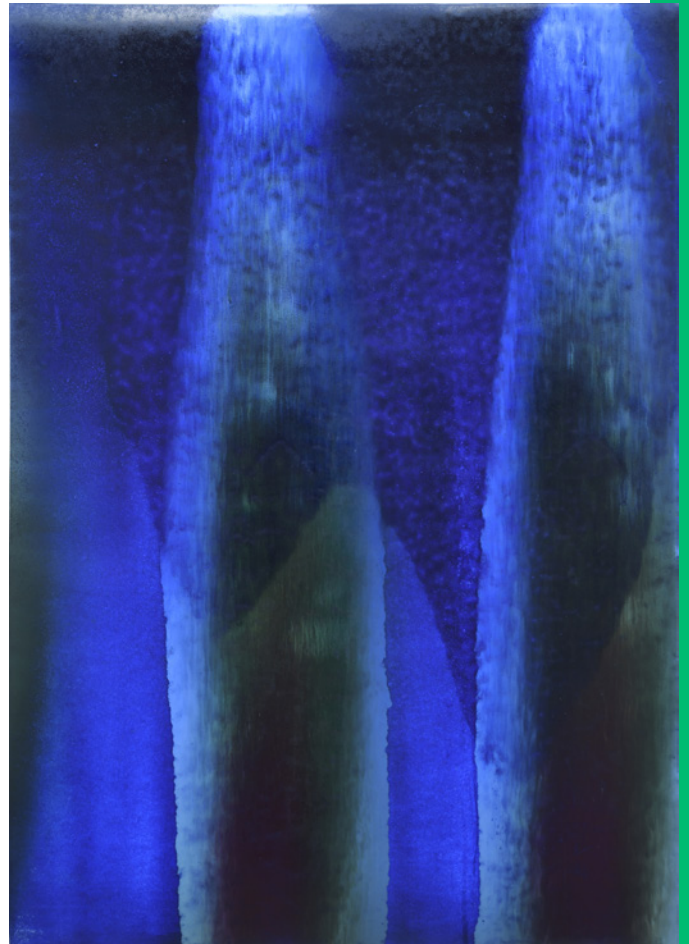
« C'est près de l'eau que j'ai le mieux compris que la rêverie est un univers en émanation, un souffle odorant qui sort des choses par l'intermédiaire d'un rêveur. »

L'Eau et les Rêves, Gaston Bachelard, 1942.

L'œuvre de Mathias Bensimon, une fresque qui se déploie à l'extérieur de la Villa Heleneum, est née d'un rapport de contemplation entre l'artiste et le lac. Avant même de commencer sa peinture, l'artiste s'attèle à une étude précise de la lumière et prend le temps d'éprouver les sensations que lui procure le paysage. « Illusion d'un tout sans fin, d'une onde sans horizon et sans rivage », disait Monet à propos des *Nymphéas* à l'Orangerie. C'est ce sentiment d'infini que semble chercher Mathias Bensimon, en étirant une onde qui se répercute jusque dans le ventre de la Villa Heleneum. Il choisit une portion du lac et l'agrandit, comme pour en sonder à la fois la surface et la profondeur. Mais son face à face avec le lac ne donne en aucun cas lieu à une peinture figurative. Si le jeune artiste français réalise tout un travail sur la lumière à la surface de l'eau qui révèle les différentes tonalités de bleu et transcrit le côté changeant de la matière, il crée aussi un espace sensible, à mesure de nos corps. Toute cette fresque sous-tend l'idée de pénétrer le paysage et de le faire pénétrer à l'intérieur de nous-mêmes. La possibilité de réaliser une grotte, un passage vers l'intérieur de la Villa, ou une petite chapelle pour être submergés par le dedans/dehors, par cette possibilité rare d'être face au tableau qui représente le réel. Un lieu où l'on se retrouve soudain pris dans la specularité entre le lac tel qu'il est et le lac tel qu'on le ressent. Entre un paysage qui se voit – et il est vrai que la lumière, les nuages, la brume jouent un rôle essentiel dans la perception de la peinture – mais aussi un paysage qui préexiste en nous. Cette installation ouvre l'exposition dès l'extérieur, dans le jardin, et sollicite une mémoire dont les strates ont été sédimentées telles des couches géologiques, cherchant le *genius loci* du site, révélant l'essence même de la tendresse entre la maison et son lac.

BF

VH



Mathias Bensimon, *Valse bleue des flots*, 2021-22
Peinture à l'huile sur papier
100 x 70 cm

Courtesy of the artist

Angela Bulloch

Née en 1966 à Rainy River (Canada), elle vit et travaille à Berlin.

Unseen (Daylight), 1990

Lampe (sphère en plastique blanc), ampoule lumière du jour,
câble électrique, interrupteur, plaque métallique, ø 30cm

Collection MAMCO, Genève.

« Autour de Gilles Dusein », grâce au soutien de l'artiste, de Serge Aboukrat,
de Christian Bernard et de Caroline Bourgeois

Angela Bulloch s'intéresse à la sémantique de l'espace, qu'il soit réel ou digital, terrestre ou interstellaire, dessinant des paysages à la lisière de territoires esthétiques et mathématiques. Ses œuvres multimédias, fondées sur des règles et formules précises, déchiffrent et exposent la complexité des structures de contrôle qui régissent les lieux qu'elle investit. L'artiste conceptuelle porte ainsi un regard critique sur notre besoin irrésistible de soumettre la réalité à différentes formes de réglementation et d'organiser nos vies et nos rapports selon des normes et des systèmes. Au travers d'expériences immersives et contemplatives, elle étudie la manière dont nos interactions avec les objets structurent et motivent notre mouvement dans l'espace. Souvent abstrait, son art fait appel à l'imagination du spectateur, admettant de nombreuses interprétations possibles. Sous ses abords minimalistes, se confondant presque avec une pièce de design, l'œuvre *Unseen (Daylight)* illumine la pièce et hypnotise les visiteurs. Face à cette forme géométrique simplement ronde, la relation au paysage peut paraître plus abstraite, mais cet astre inconnu invite à une méditation sur la beauté et la complexité du monde, et à une réflexion sur la relation entre la technologie et la nature. Pleine lune ou étoile polaire éclairant un chemin dans la nuit noire, sa présence guide les pensées et fait éclore de multiples questions : une sphère en plastique blanc peut-elle reproduire des effets similaires à ceux que procurent la nature ? Une ampoule dite « lumière du jour » peut-elle simuler des rayons de soleil ? Peut-elle, à l'instar de fascinants levers ou couchers de soleil, reconforter les cœurs et les esprits ? D'un geste simple, Angela Bulloch change l'atmosphère de la pièce, introduit l'extérieur à l'intérieur, et remet en question la perception du temps et de l'espace. L'œuvre s'impose ainsi comme une exploration de la lumière en tant qu'expérience sensorielle, quasi thérapeutique.

BF

VH



Angela Bulloch, *Unseen (Daylight)*, 1990
Lampe (sphère en plastique blanc), ampoule lumière du jour,
câble électrique, interrupteur, plaque métallique,
ø 30 cm

Photo © Annik Wetter
Courtesy of MAMCO, Genève

Ligia Dias

Née à La Chaux-de-Fonds (Suisse), elle vit et travaille à Genève.

ANTONI, 2021

Mixed media, 275 x 250 x 150cm

Courtesy of the artist & Frac Normandie

Ligia Dias est une artiste qui travaille dans le domaine de l'art, du design et de la mode, alliant techniques artisanales et éléments industriels, pour créer des bijoux, des sculptures ou des « objets à réaction poétique ». L'œuvre *ANTONI* s'inspire de l'architecte espagnol Antoni Gaudí qui, au début du XXe siècle, créait des maquettes à partir de cordes suspendues au plafond auxquelles il ajoutait des poids, travaillant avec la gravité pour développer les formes arquées et courbes caténaïres qui l'ont fait connaître. Ligia Dias revisite ainsi ces impressionnants prototypes et les adapte à sa pratique. Les lests de sable de Gaudí laissent place à une variété d'objets courants ou pimpants : des bouchons de champagne côtoient des capsules de bière, des pampilles de lustre en cristal flirtent avec des porte-clés souvenirs, des éléments en métal évoquant l'univers du précieux se mêlent à la ferraille. Pris dans leur gigantesque filet, on les croirait repêchés du lac voisin, traces et mémoires d'une vie immergée. Présents en suspens, à la fois ludiques et séduisants, ces perles et bibelots se devinent tantôt déchets, tantôt ex-votos. Ces objets qu'on porte, qu'on vit, qu'on offre et qu'on oublie, détournés de leur contexte originel et privés de leur fonction première, prennent une tout autre valeur – non plus pratique, mais narrative. Peut-on lire dans ce ciel de souvenirs une constellation universelle ou les traces d'une archéologie personnelle ? L'ensemble, mis en lumière et vu d'en-dessous, transforme le châlut en chandelier onirique, lustre hors échelle, en-dessous duquel semble s'abriter une mémoire collective à la fois domestique et féerique.

BF

VH



Ligia Dias, *ANTONI*, 2021

Polyester, bijoux et objets mis au rebut, objets quotidiens trouvés, dispositifs lumineux, peinture argentée, feuilles d'or, soie, liège, cristal, verre
275 x 250 x 150cm

Photo © Annik-Wetter

Courtesy of the artist & Frac Normandie

Adélaïde Feriot

Née en 1985 à Libourne (France), elle vit et travaille à Paris.

Rayon vert, 2021

Fonte d'aluminium et de plomb, polyester, 5 sculptures de 175 x 35 cm

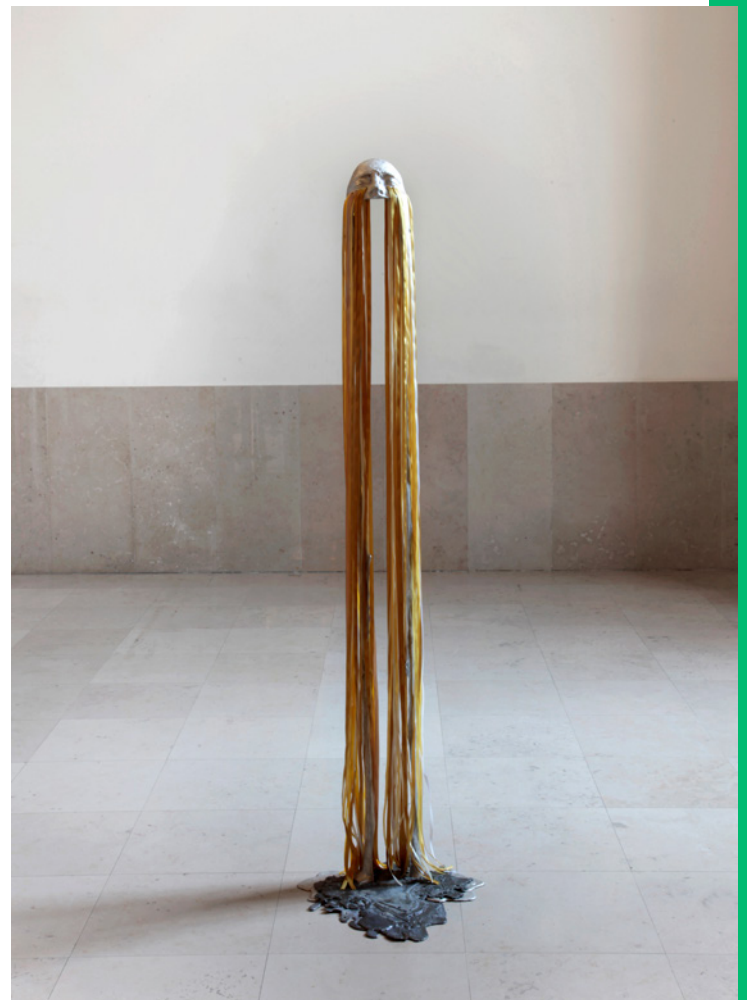
Courtesy of the artist

Phénomène optique rare et fugace, le rayon vert apparaît au soleil couchant : avant qu'il ne disparaisse derrière l'horizon maritime, l'astre dégage une fine lumière verte le temps de quelques fractions de seconde. En réponse et en miroir à cette nature magique qui suspend les souffles et les regards, Adélaïde Feriot associe ce phénomène à une forme de contemplation méditative. Dans son œuvre, un ensemble de cinq sculptures, réalisées en plomb et en aluminium, paraissent étrangement flottantes et tout à la fois ancrées dans le sol. L'illusion de lévitation est créée grâce aux faisceaux de tissus teintés évoquant une fontaine de larmes jaillissant de visages argentés aux yeux clos.

Troublants et poétiques, ces visages suspendus sont en attente de corps venant les habiter, formant une polyphonie aux accents mythologiques. L'œuvre se fait tableau vivant et chœur grec : image-chair aux corps-statues qui se saisit d'un instant et l'étire dans la mémoire. En écho à son inspiration première, à ce rayon vert insaisissable, la durée de la composition est calquée sur le temps que met la lumière du soleil à atteindre la terre. D'une certaine manière, même en leur absence physique, les corps continuent d'habiter l'espace, comme si les œuvres s'étaient chargées, au travers du chant, de leur énergie. L'artiste crée ici un parfait équilibre entre paysage et corps, naturel et baroque, mouvement et immobilité. On comprend alors que la recherche d'Adélaïde Feriot porte sur la manière dont nous percevons les images et le temps en tant que matière vivante et plastique. *Rayon vert* s'inscrit ainsi dans un corpus plus large d'œuvres honorant horizons, saisons, astres et vents, recomposant des phénomènes naturels et des paysages évanescents au sein d'un espace tridimensionnel.

BF

VH



Adélaïde Feriot, *Rayon vert* (détail), 2021
Fonte d'aluminium et de plomb, polyester

Photo © Gerald Petit
Courtesy of the artist

Karim Forlin

Né en 1977 à Locarno (Suisse), il vit et travaille à Genève.

Bisogna trovare un altro paesaggio, 2023

Bois, métal et peinture acrylique

Production spécifique au lieu

Courtesy of the artist

Karim Forlin, artiste d'origine tessinoise, réalise une nouvelle production à partir des jardins de la Villa Heleneum et de leurs histoires. En fin observateur du territoire, il décrypte d'abord la multitude de signes qu'il décèle sur place. Sa pratique consiste en effet à explorer notamment les différentes significations que peuvent suggérer de simples figures, les récits qu'elles évoquent, les systèmes qu'elles instaurent, les repères et les limites qu'elles créent. Il s'intéresse ainsi aux symboles qui peuplent notre monde ou plutôt à la manière dont le langage et les couleurs habitent et ordonnent le paysage, étudiant les représentations des tracés cadastraux comme la signalétique des villes, ou encore ces marques que l'on trouve parfois en forêt pour indiquer un chemin ou conter l'histoire des arbres. Les indices qu'il trouve dans les environs de la Villa l'entraînent dans un labyrinthe de suppositions et de constructions établissant un dialogue avec l'espace. Des pierres dessinent au sol une forme de soleil. En réponse à cette orbe et ses rayons (qui laissent deviner les ramifications de chemins passés), Karim Forlin construit une forme octogonale réalisée à partir de bancs assemblés. Chaque banc est marqué d'une lettre tirée de l'ancien alphabet de Lugano* et l'ensemble compose le mot « apertura » (ouverture). L'assise délimite ainsi un espace intérieur/extérieur de pensées et d'actions, une agora et une arène, invitant autant à une contemplation solitaire qu'à un débat collectif, à un rituel comme à une performance, hommage et lien entre la Villa et d'autres cercles d'énergie et de culture, de celui d'Eranos à celui du Monte Verità. La couleur, rose ici, est aussi signe et signal. À quelques pas de là, en haut d'un escalier qui ne mène plus nulle part, c'est un bleu qui appelle les regards. L'artiste redonne de la profondeur à une porte que le temps a rendue invisible. La laque outre-mer brillante reflète alors la lumière du jour et crée un pont entre les azurs du ciel et ceux du lac, un point de fuite ou une issue vers un autre paysage, façonné par l'homme.

* Le lépontique, langue celtique continentale parlée par les Lepontii dans une région de 100 km environ autour de Lugano, dans la région des lacs entre le nord de l'Italie et le sud de la Suisse, du VIIe au IIe siècles av. J.-C.

BF

VH



Karim Forlin, *Pietra sangue (d'après Fabio Pusterla)*, 2022
néon et pierres recouvertes d'argile séchée
Dimensions variables

Photo © Nicolas Delaroche
Courtesy of the artist

Tania Gheerbrant

Née en 1990 à Paris (France), elle vit et travaille à Paris.

Twin in the clouds and other stories, 2023

Bois, tissus, teintures, lentilles en verre, métal chromé, écrans, vidéo 3 Channels, 12 minutes

Production spécifique au lieu

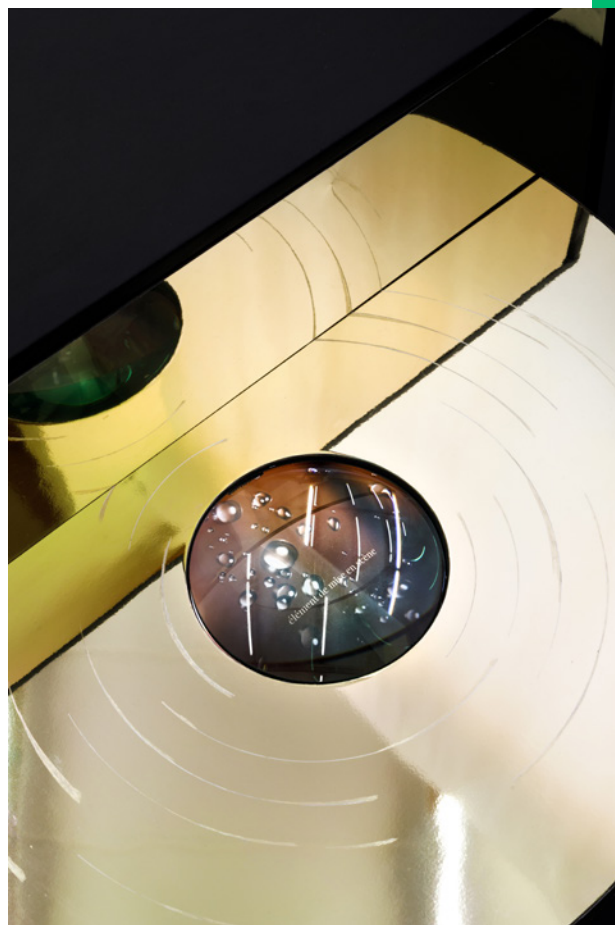
Courtesy of the artist

Tania Gheerbrant présente le premier volet d'un nouveau projet multimédia revisitant nos manières de voir, d'entendre et de percevoir le monde. Avec *Twin in the clouds and other stories*, l'artiste amorce une recherche approfondie autour d'un phénomène psychique dit « hallucinatoire » traversant les époques: l'entente de voix. Si par le passé ces manifestations ont pu être considérées comme des révélations prophétiques, des signes divins ou sorciers, elles font aujourd'hui surtout l'objet d'études médicales et psychiatriques. Loin de cette approche diagnostique ou d'une quête de réponse scientifique, Tania Gheerbrant aborde essentiellement ce phénomène d'un point de vue artistique et métaphorique, et l'assoit comme expression riche de sens émanant d'un puissant subconscient.

Pour mieux plonger les visiteurs dans cet univers, l'artiste réalise une installation contemplative face au paysage renvoyant tant au boudoir qu'au divan psychanalytique : s'asseoir sur ce double banc implique d'accepter de s'immerger dans les eaux troubles d'un lac inconnu brouillant les frontières entre documentaire et fiction, réel et imaginaire. Trois lentilles vidéo sont insérées à même l'assise tels des hublots vers des vies intérieures. Ce défilé d'histoires, d'images et de sons s'inspire des témoignages d'entendeurs et entendeuses de voix, à l'instar du récit de Jaj qui, en plus de relater son expérience au sein d'un entretien capté, interprète dans le film une réécriture de la chanson *Les Dingues et les Paumés* sur un air de clarinette joué par Constantin Jopeck. Le montage introduit aussi le récit d'Aimée F., incarné par Jany Lauga, qui conte ses conversations avec des oiseaux. Le tout s'entremêle, de manière organique, à des vues de paysages réalisées par l'artiste à Lugano, tissant un lien poétique fort entre nature et psyché, eau et folie. Et c'est dans ce jeu d'échos que remontent des questions ou qu'émergent des doutes redéfinissant notre entendement de ce que l'on nomme « santé mentale ». Via ces flots de pensées et de voix, l'artiste invite ainsi à une réflexion intime sur la manière dont nous appréhendons la réalité, physiquement et émotionnellement. Finalement, dans chacune de ces lentilles, ce sont un peu des paysages inconscients des visiteurs qui se reflètent.

BF

VH



Tania Gheerbrant, *It's raining today* (détail), 2021
bois, skaï, aluminium doré, lentille de verre, tablette, vidéo, couleur
3 min (en boucle)

Photo © Salim Santa Lucia
Courtesy of the artist

Petrit Halilaj & Álvaro Urbano

Né en 1986 à Kostërrc (Skenderaj - Kosovo), Petrit Halilaj vit et travaille entre Milan et Berlin.
Né en 1983 à Madrid (Espagne), Álvaro Urbano vit et travaille entre Milan et Berlin.

27th of March 2012 (Forsythias), 2020

Acier inoxydable, toile, peinture acrylique, fil, 270 x 150 cm

Courtesy of the artists & Galerie Mennour, Paris

Les fleurs de forsythias de Petrit Halilaj et d'Álvaro Urbano s'installent à l'intérieur de l'espace d'exposition telles des plantes grimpantes. Couleur jaune d'or, annonciatrices du printemps, elles sont souvent regardées comme des symboles de splendeur et d'abondance. Elles dessinent un nouveau jardin d'Eden, à la fois zone d'intimité et centre de dissémination des graines, irriguant toutes les pièces de la Villa. Les jardins extérieurs pénètrent symboliquement le lieu pour former un ensemble à l'échelle monumentale dont l'allure imposante ne saurait toutefois masquer l'histoire personnelle qui les a fait naître. Un nid conçu comme un abri pour Petrit Halilaj et son conjoint Álvaro Urbano. Une fleur pour partager et diffuser cet amour. Une œuvre comme un manifeste poétique et politique. Célébration romantique et acte de liberté, cette proposition crée également, dans l'exposition, un espace de porosité qui transfigure le panorama extérieur en paysage introspectif, et invite à une promenade aussi bien confidentielle qu'universelle. À l'ombre des sculptures de fleurs, les visiteurs sont ainsi encouragés à se connecter aussi bien au monde naturel qu'à leurs propres émotions. Petrit Halilaj et Álvaro Urbano ont des pratiques indépendantes, mais il leur arrive, depuis 2014, de combiner leurs recherches. Leur travail commun vise alors à rompre, de manière ludique et lyrique, les séparations binaires entre animal et non-animal ou entre environnements naturel et construit. Le couple se fait créateur d'espaces-temps, architecte d'un théâtre immersif où habitants et visiteurs deviennent acteurs et co-auteurs d'une histoire commune. En ces lieux règne l'espoir de changer le réel grâce à un détour par la fiction. Leur démarche convoque ainsi le concept d'hétérotopie développé par Michel Foucault pour décrire des utopies existantes, tels les jardins : « le jardin, c'est un tapis où le monde tout entier vient accomplir sa perfection symbolique, [...] c'est la plus petite parcelle du monde et puis c'est la totalité du monde. »

BF

VH

** Ces mots ont été prononcés par Michel Foucault lors de sa conférence du 14 mars 1967 présentée au Cercle d'études architecturales à Paris.*



Petrit Halilaj avec Álvaro Urbano, vue de l'exposition
« To a raven and hurricanes that from unknown places bring back smells of humans in love. », Museo Reina Sofía – Palacio de Cristal, Madrid, 2020-2021

Yannick Haenel

Né en 1967 à Rennes (France), il vit et travaille à Paris.

Lac, 2023

Production spécifique au lieu

Courtesy of the artist

Dans l'intimité de la Villa Heleneum, au sein même des plis de son histoire, se niche un texte écrit par Yannick Haenel à l'occasion de l'exposition. L'auteur a déjà travaillé autour d'histoires mythologiques liées au lac, avec son court-métrage *La Reine de Nemi* en 2017. S'y rejouait l'histoire d'amour entre Diane et Actéon, et la possibilité pour Actéon de survivre à la mise à nu de la déesse. Si, dans la légende, c'est un regard furtif sur le corps féminin déifié qui rend l'amour impossible, dans ce dernier récit, *Lac*, l'auteur dissout la membrane entre la Villa et l'eau, le corps et sa peau, et répond en quelque sorte à la définition proustienne du subconscient. Ce lac inconnu est celui de la nuit qui habite et enveloppe les profondeurs de nos rêves, le feu de nos passions, les sommeils nus entre les draps.

L'écrivain Yannick Haenel a publié des romans et des essais sur l'art, notamment : *Le Trésorier-payeur* (Gallimard, 2022), *Déchaîner la peinture*, *Adrian Ghenie* (Actes Sud, 2020), *La solitude Caravage* (Fayard, 2019), *Tiens ferme ta couronne* (Gallimard, 2017, Prix Médicis) ou *Jan Karski* (Gallimard, 2009, Prix Interallié). Ancien pensionnaire de la Villa Médicis, il est chroniqueur pour Charlie Hebdo et artiste associé au Théâtre National de Bretagne à Rennes.

Extrait de *Lac* :

« Le soir, enfin, on glisse dans un lac. Les pensées s'ouvrent comme des fleurs en papier ; et voici que dans l'eau mon corps s'effiloche comme une algue. En m'effaçant, je deviens ce lac. Ce cratère où la nuit m'accueille était d'abord un volcan : je le sais car vivre, c'est être ardent. C'est moi qui chaque jour, avec mon feu, creuse ce trou. S'il se remplit, c'est à l'instant du soir où j'y tombe. Le lac n'existe que lorsque je perds conscience... »

BF

VH

Rebecca Horn

Née en 1944 à Michelstadt (Allemagne), elle vit et travaille en Allemagne.

Belle du vent, 2003

Pierre volcanique, cristal de roche, moteur, 43 x 27 x 16 cm

Collezione Giancarlo et Danna Olgiati, Lugano

Artiste allemande de renommée internationale, Rebecca Horn est connue pour ses performances explorant le corps humain et ses limites physiques, ses possibles extensions, sa protection et sa sublimation, ainsi que pour sa manière de s'attaquer aux codes sociaux restrictifs et aux comportements normés. Outre un large corpus d'œuvres performatives et vidéos, elle est également connue pour ses sculptures cinétiques, objets animés participant à un processus poétique de remise en fonction du corps, voire d'altération et de transformation. Souvent, les éléments constitutifs de son art peuvent servir de substituts mécaniques au corps, suggérant des ambitions dignes d'un automate. *Belle du vent* est l'un de ces objets : une pierre volcanique se meut, à l'aide d'un moteur, devant les visiteurs. Sciée en deux, elle s'ouvre et laisse découvrir en son cœur un cristal de roche, le mot « cœur » étant ici probablement le mot clé. Du quartz translucide, précieux, à l'allure fragile, pierre utilisée depuis l'Antiquité pour ses pouvoirs de guérison, protégée, emprisonnée puis libérée par une roche volcanique, lave pétrifiée, enveloppe qui dévoile ou cache cette intimité vulnérable. C'est par cette translation, cette projection en dehors de soi que les corps de ses premières performances sont remplacés, morceau par morceau, par des objets mécaniques, avec une forte dimension allégorique, un érotisme à peine voilé et une sensibilité animiste. Une œuvre toujours vivante qui exprime le potentiel du mouvement, son énergie, son rythme, les rituels et les métamorphoses du corps. Comme un petit théâtre de ce qui palpète en chacun d'entre nous.

BF

VH



Rebecca Horn, *Belle du vent*, 2003
Pierre volcanique, cristal de roche, moteur
43 x 27 x 16 cm

Photo © Agostino Osio
Courtesy Collezione Giancarlo et Danna Olgiati, Lugano

Paul Maheke

Né en 1985 à Brive-la-Gaillarde (France), il vit et travaille à Montpellier.

Feeling the Tides Within the Fluids of My Body, 2019

Texte imprimé digitalement sur des rideaux /
3 rideaux : 135 x 370 cm, 4 panneaux : 135 x 400 cm

Courtesy of the artist & galerie Sultana, Paris

« Lorsque je suis au bord de la mer, l'étendue de l'eau m'enveloppe d'une paix et d'une excitation immuables, comme si je trouvais une pierre précieuse dans la terre, le sentiment de toucher quelque chose qui est essentiellement moi à un endroit où mon passé et mon avenir se croisent dans le présent. Le présent, cette ligne de tension, de connexion et de performance, cet intense moment de fracas. Mais seuls la terre et le ciel sont éternels, et l'océan les unit. J'entends le chant des eaux, je sens les marées dans les fluides de mon corps, j'entends la mer qui fait écho aux voix de survie de ma mère. »

A Burst of Light: Living with cancer, Audre Lorde, 1986

Fondée sur une pensée décoloniale, la pratique de Paul Maheke s'attache à examiner les structures de pouvoir régissant une certaine lecture occidentale du monde. Pour mieux désamorcer ces systèmes oppressifs, l'artiste met à l'honneur des forces invisibles (qu'elles soient physiques, politiques ou mystiques), guidant et sculptant nos expériences et nos identités. Par ces procédés, Paul Maheke enclenche une refonte de l'imagination et de la mémoire individuelles et collectives, participant à un mouvement de réécriture de l'histoire des représentations du corps et des cultures noires et queer. Selon l'artiste, cette réécriture nécessite une réinvention du langage, cadre lui-même coercitif, et c'est certainement pour cela que son travail invoque souvent les paroles de poètes et poétesses, et autres artistes des mots. Avec *Feeling the Tides Within the Fluids of My Body*, il fait référence à Audre Lorde, citant une entrée de journal du 20 février 1986, date à laquelle l'autrice militante, luttant contre un cancer, se rend en bord de mer. Dans ce texte, elle décrit son environnement comme étant indissociable de son corps. Cette alliance semble lui donner plus de force pour affronter la violence du monde et lui permet de voir en l'horizon un espoir de guérison. Imprimé sur des rideaux translucides aux tons bruns et noirs, inspirés des couleurs de photos prises sous l'eau dans une rivière liée à l'enfance de l'artiste, le texte devient image et dessine un paysage sémantique. Si le rideau est souvent considéré comme un moyen de masquer, de séparer, il constitue plutôt, avec l'œuvre de Paul Maheke, un pont entre intérieur et extérieur. L'œuvre donne vue sur le subconscient sans nous couper du paysage extérieur et ses matières légères se meuvent au gré de la déambulation des visiteurs. Corps fluides et poreux, ils permettent de rapprocher et de faire coexister les pensées, les paroles, les corps, les mondes. Ils délimitent aussi un espace de pensée à la fois poétique et engagé. Sous couvert d'un objet domestique, c'est en effet une politique de l'intime qui se révèle. Les rideaux protègent en même temps qu'ils exposent et s'imposent ainsi en symbole de stratégies de résilience, une forme de résistance embrassant la vulnérabilité.

BF

VH

Paul Maheke, *Feeling the Tides Within the Fluids of My Body*, 2019
Texte imprimé digitalement sur des rideaux
3 x (135 x 370 cm), 4 x (135 x 400)

Courtesy of the artist & Galerie Sultana, Paris



Hélène Muheim

Née en 1964 à Annecy (France), elle vit et travaille à Montreuil.

Horizon - Rémanence 11, 2022

Ombres à paupières, encre et poudre graphite sur papier, 70 x 200 cm

Shivered spinal#2, 2021

Ombres à paupières, encre et poudre graphite sur papier, 70 x 200 cm

Enduring Memory, 2018

Ombres à paupières, encre et poudre graphite sur papier, 70 x 200 cm

Courtesy of the artist & galerie Valerie Delaunay, Paris

Hélène Muheim propose de nouvelles représentations et perceptions du paysage, réalisées avec des poudres aussi évanescentes que ses dessins sont mystérieux. Ses œuvres, d'ailleurs, peuvent être appréhendées de différentes manières selon la distance avec laquelle on se tient pour les observer, selon la lumière qui les touche ou le sens dans lequel on les regarde. Nuages paisibles et vallées voluptueuses à distance, elles se transforment de près en myriades de détails. L'artiste joue avec les échelles, manipulant en un même temps l'excessivement grand et l'infiniment petit, comme pour mieux créer une forme d'ambiguïté entre la représentation du paysage et sa dimension éphémère, fissure dans la page blanche, portail vers l'imaginaire. Ses écosystèmes et topographies fantastiques invitent alors à méditer sur la puissance de la nature, mais aussi sur sa fragilité. Cette dernière est également soulignée par la délicatesse de sa technique, faisant appel à l'encre, au graphite mais aussi, plus étonnamment, à des ombres à paupières. Employées de manière similaire à la colorisation photographique, les couleurs pastel apportent un côté fragile à cet hommage au naturel, lui conférant aussi un air romantique propice à la rêverie. Hélène Muheim crée des vues sans envers ni endroit, multipliant les strates de souvenirs et embrassant les failles de la mémoire. Les traces de traversées lointaines et celles de récentes ascensions se mêlent à des références à l'histoire de l'art. L'artiste transforme ainsi des vues panoramiques en une proposition de voyage intérieur, relevant à la fois de l'expérience personnelle et de l'inconscient collectif. Les racines s'entrelacent, les nuages se fondent en feuillages, les forêts se font corps et l'on perd tous repères face à ces images-mirages, boucles infinies, chemins sans directions, et horizons sans bords. Chaque œuvre évoque d'autres images et l'observateur se trouve pris dans ces dédales de paréidolies.

BF

VH



Hélène Muheim, *Rémanence 11 - Horizon*, 2022

Ombres à paupières, encre et poudre graphite sur papier, 70 x 200 cm

Mel O'Callaghan

Née en 1975 à Sidney (Australie), elle vit et travaille entre Sidney et Paris.

Alglass, Respire, Respire, 2019

Verre diélectrique, fil métallique, 125 x 100 x 77 cm

Orbe/dome, Respire, Respire, 2019

Verre diélectrique, fil métallique, ø 150 cm x 16 cm

Etats/States, Respire, Respire, 2019

Verre diélectrique, fil métallique, 200 x 150 x 35 cm

Courtesy of the artist & galerie Allen

Installation presque transparente, captant et réfléchissant toutes les variations de couleurs et de lumière émanant du lac, *Respire, respire* propose des instruments de communication avec notre propre corps, qui dialoguent en même temps avec le paysage environnant. L'étude des rituels dans différentes civilisations, menée depuis longtemps par Mel O'Callaghan, prend souvent comme point de départ un désir profond de communion avec les formes humaines et végétales ou minérales qui peuplent notre planète, et celui de les faire résonner entre elles et en nous-mêmes. A travers un corpus de sculptures, films, peintures et performances, l'artiste explore notamment le pouvoir immersif de la transe mais aussi, paradoxalement, cette manière de pouvoir aller « en-dehors de soi », des limites de son propre corps pour atteindre un état de symbiose avec ce qui nous entoure, tout comme la mémoire, le geste, la transmission. Ainsi, face au lac, ces capsules en cristal reflètent et déforment, transforment l'espace en matière quasi liquide, au travers de jeux de prismes de couleurs. Les formes des sculptures elles-mêmes, rondes, allongées, convexes et concaves, sont librement inspirées de l'observation d'extrémophiles – organismes sous-marins prospérant dans des conditions dites « extrêmes » – qu'elle capture par ailleurs dans le film *Centre of the Centre* (2019), retraçant les origines de la vie et ses forces régénératrices. C'est donc, avant tout, de vivant dont il est question ici. Les titres des œuvres posent ainsi le ton et dictent un rythme. *Respire, Respire* pense le fondement de toute vie et expose le souffle, à la fois comme pulsion élémentaire et comme source de connexion aux profondeurs foisonnantes. En collaboration avec Sabine Rittner (chercheuse associée et musicothérapeute de l'Institut de psychologie médicale à l'Hôpital universitaire de Heidelberg en Allemagne), l'artiste a imaginé une performance basée sur des techniques d'inspiration et d'expiration, visant à susciter joie ou sérénité, mais aussi et surtout à provoquer des états de conscience modifiés, moments de méditation, d'extase ou d'hallucination. Dans un crescendo d'intensité, l'œuvre d'art devient globale. Le paysage s'ouvre, les diaphragmes aussi ; le son des respirations des performeurs fait pulser les œuvres ainsi que les cœurs des visiteurs.

BF

VH



Mel O'Callaghan, *Respire, Respire*, 2019
travail de souffle avec verre diélectrique
20 minutes

Philippe Parreno

Né en 1964 à Oran (Algérie), il vit et travaille à Paris.

Snow Dancing, 1995

Acrylique, métal, 185 x 60 // 20 x 15cm.

Fondation MAMCO, Genève

Un panneau de signalisation indique la direction d'un site imaginaire sous le nom de « Snow Dancing ». Cet écriteau suggère un rite qui consiste à danser dans l'espoir de voir la neige tomber, une pratique étant considérée comme superstitieuse dans l'imaginaire populaire. Convoquée dans l'espace d'exposition, lui-même entouré de montagnes, sa mention évoque une forme de rituel magique, des images de cérémonies collectives gracieuses et de paysages enchantés.

Le nom de l'œuvre vient d'un texte éponyme publié en 1995 par GW Press, consistant en une retranscription d'une fête racontée par Philippe Parreno à Liam Gillick et Jack Wendler. Mais cette description est fantaisiste car cette soirée n'a jamais eu lieu, ou plutôt, pas encore. Deux mois après sa publication, des centaines de personnes sont invitées au Consortium de Dijon pour participer à un événement performant les mots de Parreno, à la manière d'un script ou d'une partition. Afin de transformer l'architecture du centre d'art en lieu de cérémonie, des œuvres sont créées, parmi lesquelles le panneau exposé. Ce dernier se fait donc le symbole du pouvoir de l'imagination et de la parole performative, tout à la fois la trace de ce qui est advenu et l'indication pour que cela puisse se reproduire. L'œuvre fait partie d'un ensemble plus large caractéristique de la démarche de Philippe Parreno, créant des œuvres comme des expériences immersives, suspendues dans un temps fictionnel, entre signe et nostalgie.

BF

VH



Philippe Parreno, *Snow Dancing*, 1995
Acrylique, métal
185 x 60 cm

Photo © Annik Wetter
Courtesy of MAMCO, Genève

Elise Peroi

Née en 1990 à Nantes (France), elle vit et travaille à Bruxelles.

Songes II, 2022

Tissage, soie peinte, lin, bois, 140 x 198 x 15 cm

Nageur, 2022

Tissage, soie peinte, lin, bois, 95 x 124 x 11 cm

Lalage, 2022

Tissage, soie peinte, lin, bois, 95 x 138 x 11 cm

Ereme, 2022 – Collection d'art contemporain de la Banque nationale de Belgique

Lin, soie peinte, bois, 95 x 124 x 11 cm

Courtesy of the artist

Elise Peroi, jeune artiste française, dit rechercher « en même temps la manière de traduire le souffle du paysage et le paysage lui-même, comme lieu habité ». L'artiste a une démarche soignée et méticuleuse d'où transparait son respect pour la matière et pour l'environnement, révélant une forme de pensée écologique. La soie est peinte, puis découpée. Les morceaux de différents mondes sont ensuite tissés les uns avec les autres, effaçant les peintures originelles pour reconstruire un tableau tremblant, effilé, embrassant les ruptures et les liens. L'alternance de vides et de pleins permet un dialogue avec la lumière et apporte aussi un certain degré d'abstraction. Les strates végétales et minérales ne sont alors plus tant vues que devinées, et la superposition de ces couches de temps aux nuances d'ocres, de verts et de bleus, tresse des compositions uniques au travers desquelles se nouent une relation forte entre paysage et mémoire. Souvent les œuvres, maintenues sur des châssis, évoquent des parois, offrent un nouveau périmètre de l'espace et laissent penser à des environnements immersifs, quasi mythologiques, à l'instar de l'impressionnante fresque des jardins de Livia, actuellement conservée au Museo Massimo à Rome. Cette pratique peu courante du tissage et de la peinture laisse aussi entrevoir d'autres intérêts comme celui pour la danse, ou les gestes répétés et les séries de mouvements rythmés semblant être le fruit de chorégraphies. Mais c'est sans doute la littérature qui s'impose comme une source inépuisable d'inspiration, ainsi que l'architecture qui transparait aussi bien dans les motifs des œuvres que dans leurs structures. Certaines de ses pièces, d'ailleurs, prennent source dans des architectures littéraires imaginaires, comme l'œuvre *Lalage* qui fait référence à l'une des villes invisibles d'Italo Calvino décrivant une étendue ponctuée de clochers et de balançoires permettant à la Lune de se reposer.

BF

VH



Élise Peroi, vue de l'exposition « Peut-être ce jardin n'existe-t-il qu'à l'ombre de nos paupières baissées », 2022, CACC

Constant Puyo

(1857, Morlaix, France - 1933 à Morlaix)

Lac de Lugano, Suisse, entre 1890 et 1900

Tirage numérique (d'après un Aristotype), 6 x 18 cm

Collection Musée d'Orsay – Paris / Reproduction RMN

Après des études à l'École Polytechnique et plusieurs années en tant qu'officier de l'artillerie française, Constant Puyo s'engage pleinement dans la pratique de la photographie et devient l'un des chefs de file du pictorialisme aux côtés de Robert Demachy. Ce mouvement, qui se déploie entre 1890 et 1914, représente une étape cruciale dans l'histoire de la photographie : il vise à rompre avec une pratique de captation devenue accessible, et donc standardisée, pour l'assumer comme acte artistique développant sa propre esthétique et sensibilité. Le principe n'est plus de reproduire le réel mais de l'interpréter. Dans cette optique, les pictorialistes abondent de techniques inventives pour repenser le médium. Ils recadrent les images, jouent avec la lumière et trouvent même les moyens d'intervenir manuellement au moment du tirage. Constant Puyo créera même, avec Jean Leclerc de Pulligny, un appareil photographique permettant des flous artistiques. La photographie *Lac de Lugano, Suisse* est sans aucun doute l'œuvre la plus figurative de l'exposition, son objet étant le seul à entrer en relation directe avec le lieu qui l'abrite. Il se dégage néanmoins d'elle une impression de mystère. Le temps y est comme en suspens. En flotement. Étendue sur 18 centimètres, l'image semble s'estomper progressivement, comme effacée par un lumineux brouillard. À droite, l'embarcadere d'une station balnéaire raccroche le regard à la terre. L'arrière-plan adouci par la brume laisse deviner des bois et montagnes fantômes. Enfin, le flou gagne du territoire jusqu'à perdre l'observateur entre lac et ciel.

BF

VH



Constant Puyo, *Lac de Lugano, Suisse, Entre 1890 et 1900*

Aristotype

6 x 18 cm

Localisation : Paris, musée d'Orsay

Photo © RMN-Grand Palais (musée d'Orsay) / image RMN-GP

Emilija Škarnulytė

Née 1986 à Vilnius (Lituanie), elle vit et travaille entre Tromsø et Berlin.

Sunken Cities, 2021

Installation vidéo, 1h 08min (en boucle)

Courtesy of the artist

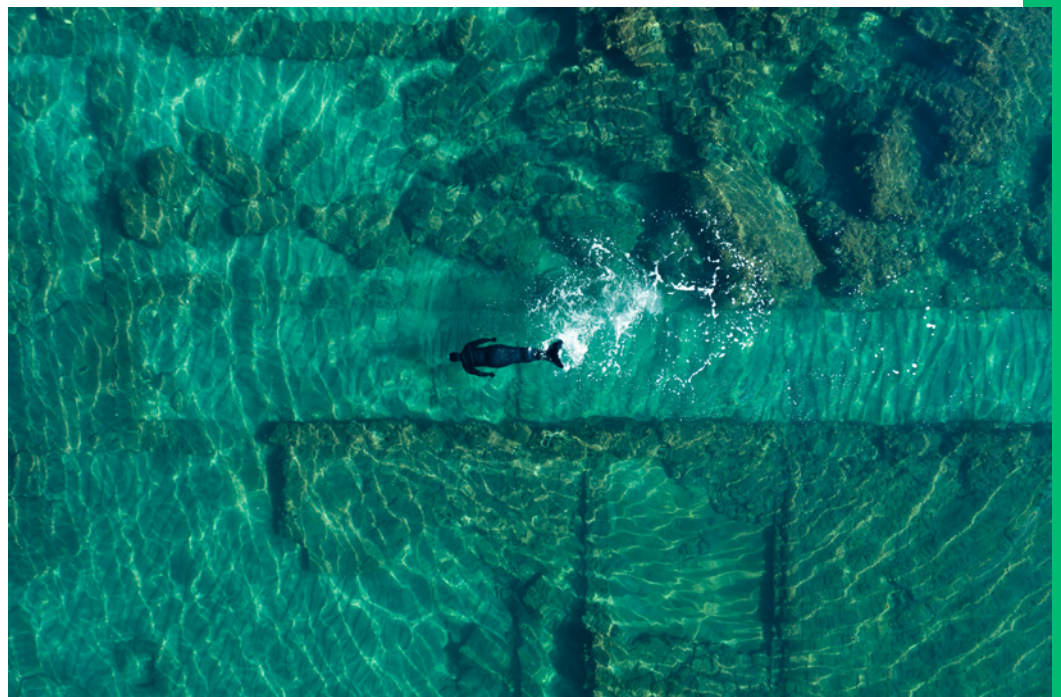
“Who brought you here? Some mermaid archaeologist, some modern undine, some artist-as-siren-as-museum guide. Somebody as soundwave, as cognition only. What cities are sunk deep inside you? Does it matter?”
(« Qui vous a amené ici ? Une sirène archéologue, ondine moderne, artiste-femme-poisson-guide-de-musée. Quelqu’un comme onde sonore, comme simple cognition. Quelles villes sont enfouies en vous? Est-ce important ? »)

Quinn Latimer dans Sunken Cities, 2021

Avec ses films et installations, Emilija Škarnulytė travaille à la lisière du documentaire et de la fiction. Ses récits mis en scène témoignent d’une préoccupation pour l’avenir d’une planète épuisée par l’activité humaine. Préférant la poésie au didactisme, l’artiste lituanienne traite de ces questions écologiques et politiques au travers de traversées cosmiques et géologiques. *Sunken Cities* plonge littéralement le visiteur en immersion totale dans des eaux de la rive nord-ouest du golfe de Naples, en même temps qu’une sirène-archéologue explore les fonds marins et nage entre les ruines d’une civilisation disparue. On découvre ainsi la cité antique et ancienne station balnéaire de Baia, les couloirs, les sculptures et les mosaïques d’un empire romain fastueux, emporté par les eaux en raison de l’activité volcanique souterraine. On pourrait aussi penser au récit de Platon sur le mythe de l’Atlantide, avec ses descriptions de l’essor et de la chute soudaine de cette mystérieuse cité perdue, berceau d’une humanité supérieure : le film fait appel à la figure de la sirène des légendes nordiques et ce n’est pas anodin. Ondine solitaire, elle évolue silencieuse à la recherche (vaine) d’autres formes de vie quand tout semble avoir disparu, explorant cette disparition même. Un jeu d’échos se met alors en place entre cette symbolique et le film lui-même, avec d’envoûtants mouvements de caméra qui mettent à l’honneur un paysage désert, une bande sonore méditative invitant à la contemplation et plongeant les regardeurs dans un état de totale solitude. L’apaisement apparent que procure l’ensemble fait place à une sorte d’anxiété face à cette ville devenue vestige, et soulève des vagues de questions : l’œuvre annonce-t-elle la fin d’autres empires en temps de crise climatique ? Que survivra-t-il de l’humanité ? Que cachent les eaux profondes ?

BF

VH



Emilija Škarnulytė, *Sunken cities*, 2021
extrait de la vidéo

Haim Steinbach

Né en 1944 à Rehovot (Israël), il vit et travaille à New York.

Close your eyes, 2003

Lettrage vinyle noir mat, dimensions variables

Collection MAMCO, Genève

œuvre acquise grâce à l'Association des Amis du MAMCO, Philippe Bertherat,
un donateur anonyme et la banque Mirabaud

Depuis le milieu des années 1970, Haim Steinbach s'intéresse à la différence entre voir et regarder, entre discerner et comprendre. Il se fait notamment connaître pour ses assemblages d'objets de la vie quotidienne collectés et exposés sur des étagères – des œuvres héritières de Marcel Duchamp qui interrogent sur la manière dont le contexte influence notre perception d'un objet ou d'une situation, et lui confère de nouvelles significations et identités. Suivant une logique similaire, Haim Steinbach collectionne également des morceaux de textes, énoncés-objets qu'il transfère par la suite sur une feuille ou sur un mur dans leurs typographies originelles. En les sortant de leurs contextes pour les projeter dans le milieu muséal, les phrases qu'il sélectionne reprogramment notre usage et compréhension du langage. Une phrase comme "Close your eyes", soit « Fermez les yeux », employée à de nombreuses occasions (pour préparer à une surprise, pour protéger d'une vision que l'on préfère éviter, ou encore pour se détendre ou s'endormir) prend ici de l'ampleur au travers d'un lettrage hors norme. L'injonction, qu'on la lise comme un ordre à l'impératif ou comme l'énoncé d'une règle de jeu, peut par ailleurs paraître absurde dans un espace d'exposition où tout l'enjeu devrait être d'observer des œuvres. À moins qu'en fermant les yeux, le visiteur soit justement invité à « voir » autrement. En faisant appel à d'autres sens que celui de la vue, les visiteurs entrent dans un monde plein de possibilités. Dans *Le Lac inconnu*, et face au lac, sur la baie vitrée, l'œuvre agit comme un instrument de transition et invite à une recherche intime : quitter le paysage extérieur afin de regarder et voir celui enfoui en chacun d'entre nous.

BF

VH



Haim Steinbach, *Close your eyes*, 2003
Vue de l'exposition « Haim Steinbach, Who's there ? »,
Galerie Laurent Godin, 2022

Willa Wasserman

Née en 1990 à Evansville (USA), elle vit et travaille à New York.

Moon, 2022

Huile sur cuivre 37.5 ø cm – collection privée

Convex still life (basket & urn), 2020

Huile sur peuplier, ø 27.9 cm

Convex still life (sisyrinchium bellum, violets), 2019

Huile sur peuplier, ø 38.1 cm

Sydney, 2019

Huile sur acier noirci, ø 20.3 cm

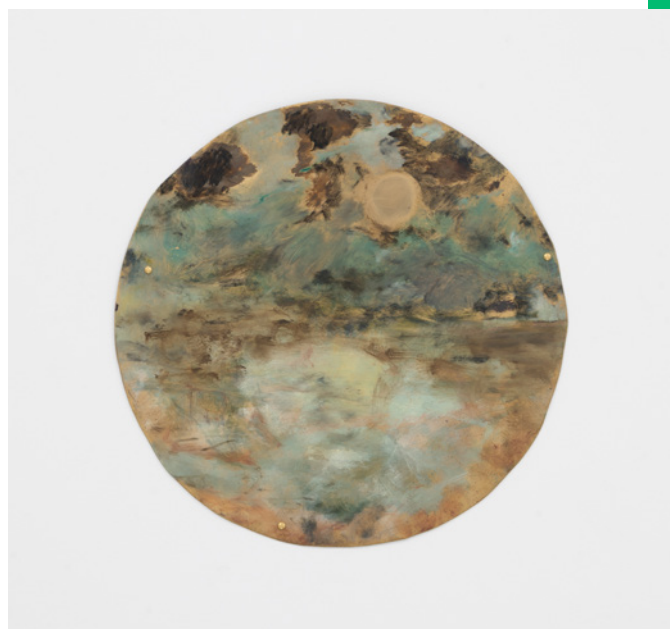
Courtesy of the artist & galerie High Art, Paris

Willa Wasserman peint les souvenirs qui nous échappent, les fantômes qui nous habitent, les fantômes qui nous hantent. Ses œuvres voyagent entre autoportraits, portraits intimes et sujets hérités de la peinture sur motifs, où l'artiste semble accueillir une iconographie classique, héritage assumé des pratiques artistiques traditionnelles de l'histoire de l'art occidentale et dominante, pour mieux pouvoir la désamorcer. Willa Wasserman peint des nus, des bouquets de fleurs, souvent inscrits dans des formes rondes. Des « tondo » qui renvoient aussi bien aux Madones du XV^e siècle qu'à une forme de peinture plus domestique qui allait s'enchâsser dans les moulures antiques. Les œuvres ne sont pas toujours réalisées sur toile mais souvent sur métal, support permettant à la peinture d'avaloir et de refléter doucement la lumière. L'artiste fait aussi usage de la pointe de métal, technique de dessin datant de l'Antiquité et grandement utilisée pendant la Renaissance, qui creuse finement la matière. Le procédé aide à troubler l'image, à abstraire le figuratif. À rendre invisible, comme pour mieux honorer l'absent, ce qui a été perdu ou effacé.

Jouant avec le potentiel d'oxydation du métal, sa patine et sa rouille vert-de-gris dans le cas du laiton ou du cuivre, Willa Wasserman travaille ainsi la peau de l'œuvre. Qu'elle soit rosé-du-matin ou bleu-pleine-lune, le temps, comme par magie, lui donnera d'autres tons. Son étude de la lumière, des reflets et du mouvement se déploie dans des compositions où flou et fluidité sont clés, et ses déformations rappellent les effets intangibles d'un brouillard en forêt ou de reflets aquatiques au clair de lune. Les œuvres entrent en écho avec les salles de la Villa, le paysage qui l'entoure, conférant à l'ensemble une aura particulière, une plongée dans cette peinture éthérée, comme dans un secret qui se laisse contempler sans jamais vraiment pouvoir être déchiffré.

BF

VH



Willa Wasserman, *Moon*, 2022
Huile sur cuivre, 37.5 ø cm

Bally Foundation

ART, ÉCOLOGIE, RECHERCHE ET DIVERSITÉ

Créée en 2006, Bally Foundation prolonge et amplifie la volonté de la marque, depuis sa naissance en 1851, de collaborer avec des talents créatifs et visionnaires et de pousser les limites de la recherche et de l'innovation au-delà du champ de la mode. Imaginée afin de soutenir la création dans plusieurs domaines, Bally Foundation œuvre depuis longtemps aux côtés de différentes institutions artistiques et culturelles, et auprès des artistes.

Ainsi, depuis plus de 15 ans, Bally Foundation soutient et tisse un réseau de relations solides à l'intérieur d'une scène intellectuelle et artistique locale. Désormais, il semble impératif de mettre en avant cette scène artistique émergente et confirmée, de plus en plus attentive aux questions écologiques et contemporaines, et d'ouvrir cette réflexion à la scène internationale. Ce souci d'ouverture et d'ancrage avec son temps se poursuit aujourd'hui à travers la volonté de donner un siège à la Fondation. Depuis l'ouverture du nouveau site, la Fondation prend un nouveau tournant dans son histoire avec un lieu dédié à l'art contemporain sous toutes ses formes : la Villa Heleneum à Lugano.

MISSIONS

Il est nécessaire pour une Fondation qui s'installe aujourd'hui de repenser son rôle au sein de la société dans laquelle elle s'inscrit, de s'inventer une identité dynamique, oscillant entre excellence artistique et participation du public. De se construire en tant que lieu à l'écoute de son environnement, capable de générer des mutations dans la vie sociale et culturelle, visionnaire mais ancré dans son territoire.

À la Villa Heleneum, le programme de Bally Foundation s'appuie sur ce territoire, l'histoire du lieu, ses mythes et légendes, le rapport de l'humain à son environnement, avec l'idée de n'être jamais hors sol. En collaborant avec des artistes confirmés et émergents, la Fondation déploie ainsi un programme pensé en résonance avec ces éléments, mêlant expositions bi-annuelles, installations in situ, rencontres, soirées performatives, programmes de projection et ateliers de médiation, ainsi que des visites thématiques en collaboration avec des établissements universitaires et des intervenants extérieurs. Elle créera aussi, en 2024, un programme de résidences artistiques de recherche et de production.

À l'international, la Fondation souhaite établir des partenariats solides auprès de musées et de centres d'art dans une volonté de collaborer, main dans la main, à l'élaboration d'une série de programmes spécifiques. Prolongeant les idées de Bally Foundation, ces collaborations auront à cœur de valoriser une scène contemporaine émergente à la pointe sur les questions écologiques et inclusives.

BF

VH

Bally Artist Award

Annonce du lauréat 2023 le 19 avril

Bally Foundation poursuit et intensifie la construction d'un tissu collaboratif avec les institutions du territoire, les communautés locales, les associations, les entreprises, ainsi que son dialogue à l'échelle nationale et internationale. Le Bally Artist Award qui récompense depuis 2008 une ou un artiste suisse, ou résident en Suisse, particulièrement engagé dans le domaine de la recherche entre savoir-faire et nature, connaît une nouvelle étape. Grâce à la nouvelle directrice, Vittoria Matarrese, au soutien du CEO de Bally, Nicolas Giroto et du directeur du MASI, Museo della Svizzera italiana, Tobia Bezzola, le lauréat du Bally Artist Award verra désormais son œuvre acquise et intégrée aux collections du MASI, et bénéficiera d'une exposition solo de deux mois au sein du musée, dans l'année de la remise du prix.

Ainsi pour le prix 2023, la Bally Foundation et le MASI ont fait appel à sept nominateurs de renommée internationale pour sélectionner les artistes participants : Yasmine Afschar (historienne de l'art et commissaire d'expositions basée à Zurich), Simon Castet (directeur de la stratégie, LUMA, Arles), Julien Fronsacq (chief curator, MAMCO, Genève), Dominique Koch (artiste lauréate du Bally Artist Award en 2022), Sibilla Panzeri (responsable de projets chez Pro Helvetia), Sandra Patron (directrice du CAPC, Bordeaux) et Catherine Wood (directrice des programmes, Tate Modern, Londres).

Les artistes pré-sélectionnés ont par la suite présenté un projet qui a été examiné par un jury composé de Nicolas Giroto et Vittoria Matarrese pour la Fondation, de Tobia Bezzola pour le MASI, et d'Elena Filipovic, directrice et curatrice de la Kunsthalle de Bâle et Diana Segantini, spécialiste du monde arabe et commissaire d'exposition indépendante. La qualité, la pertinence et la diversité des projets présentés par Alfatih, Alexandra Bachzetsis, Dorota Gawęda & Eglė Kulbokaitė, Jasmine Gregory, Dunja Herzog, Lou Masduraud et Pedro Wirz ont enthousiasmé le jury tout en rendant, de fait, le choix complexe.

Le lauréat 2023 sera annoncé lors de la soirée d'inauguration de la Villa Heleneum, le 19 avril prochain.

BF

VH

La Villa Heleneum

AUX ORIGINES...

Construite entre 1930 et 1934 sur le site de l'ancienne Villa Caréol, la Villa Heleneum est un lieu emblématique de Lugano qui a accueilli, au fil de son histoire, diverses activités alliant l'art, la recherche et la diffusion. À l'origine de ce lieu extraordinaire se trouve un personnage mystérieux: Hélène Bieber, insaisissable danseuse à Paris, mécène des ateliers français fréquentés par Picasso, entre autres. Née en 1890, Hélène Bieber était une personnalité cosmopolite et cultivée qui avait l'ambition de créer un salon d'émulation culturelle et sociale au cœur du Tessin dans les années 1930, probablement dans la veine de la communauté de Monte Verità. Prenant pour premier modèle l'architecture néoclassique du Petit Trianon de Versailles, elle a collaboré avec l'architecte Hugo Dunkel pour construire son « Heleneum ». Malheureusement, en raison de la crise économique des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale, le projet d'Hélène Bieber n'a pas pu atteindre ses ambitions et la Villa n'a été habitée que sporadiquement.

BALLY FOUNDATION À LA VILLA HELENEUM

Au cours de son histoire, la Villa Heleneum a accueilli les aspirations de diverses personnalités. Danse, musique, arts et sciences s'y sont succédés en lien étroit avec les ambitions premières de la fondatrice de la Villa Heleneum, Hélène Bieber. Bally Foundation souhaite véritablement donner vie au projet de lieu d'art et de culture qu'Hélène Bieber avait alors imaginé pour la villa. Dirigée par Vittoria Matarrese, la Villa Heleneum mêle une programmation dense et diversifiée : expositions, performances, festivals, projections, discussions, résidences et workshops dans lesquels les publics seront invités à s'immerger et à interagir. De manière décloisonnée et dans une volonté d'inclusion et de foisonnement, Bally Foundation soutiendra, au sein de ce lieu empreint d'histoire et de créativité, toutes les disciplines de la création contemporaine, de la peinture à la vidéo ou à la sculpture, de la mode à la performance, en passant par la recherche.

En investissant un site historique et en l'ouvrant au public, Bally Foundation se propose d'être l'un des acteurs de la construction de la ville de Lugano de demain, en instaurant des dialogues et en jouant sur les échelles à la fois locale et internationale.

ECRIN NATUREL

Située sur les bords du lac de Lugano, à la fois suisse et italien, la Villa Heleneum est un lieu de confluences culturelles et linguistiques entre le nord et le sud des Alpes. Plus qu'un lieu stratégique, la Villa Heleneum est un bâtiment entièrement ancré et tourné vers l'environnement qui l'entoure. Chaque étage de la Villa, chaque point de vue est ouvert sur le lac de Lugano et son horizon imprenable sur les pics montagneux de la Suisse italienne (Monte San Salvatore, Monte Generoso ou encore Monte San Giorgio). À l'intérieur des lieux, une sensation de sublime et de fusion avec la nature submerge le visiteur, comme en témoigne l'escalier central qui mène directement dans le lac. Pour compléter ce tableau, la Villa Heleneum prend place dans un jardin public foisonnant à la consonance méditerranéenne où se mêlent, au sein d'une promenade architecturée, différents arbres (cèdres, cyprès, eucalyptus...) et végétaux (palmiers, fougères, camélias, glycines, rosiers...).

BF

VH

Flashback soirée Eau douce

PRÉLUDE À BALLY FOUNDATION

En prélude à l'ouverture de Bally Foundation à la Villa Heleneum, la soirée Eau douce du 11 novembre 2022 a permis de révéler les axes majeurs du projet de Bally Foundation, avant fermeture pour travaux. L'occasion pour Vittoria Matarrese de proposer les performances d'Ola Maciejewska et de Chassol, afin d'habiter les lieux le temps d'une soirée.

Réunissant le travail de deux artistes de la scène internationale, Ola Maciejewska, danseuse et chorégraphe, et Chassol, compositeur, pianiste et vidéaste, la soirée d'Eau douce a reparcouru deux moments de l'histoire de la Villa : bâtie par une danseuse, la maison est devenue par la suite, entre autres projets, le siège d'une école de piano dans laquelle la grande Martha Argerich a fait ses classes. C'est ainsi, tout naturellement, qu'une danseuse et un pianiste ont écrit les premières pages de cette nouvelle ouverture. Ola Maciejewska a présenté un solo de danse, *Loie Fuller: Research*, en hommage à la chorégraphe et danseuse américaine Loïe Fuller, et à sa Danse Serpentine. Pionnière de la danse moderne, Loïe Fuller fut l'une des premières chorégraphes à libérer le corps, voire à le faire disparaître, à inverser son utilisation en jouant davantage avec ses bras qu'avec ses jambes, et à s'aider d'accessoires ingénieux pour démultiplier la fluidité du mouvement. De la même manière, la performance *Ultrabirdz* de Chassol, musicien, vidéaste, compositeur et pianiste, revisite en clé contemporaine le passé de la Villa qui a accueilli, de 1969 à 1971, une école de piano. Au-delà de la référence, *Ultrabirdz* est avant tout une manière d'explorer la symbiose entre l'humain et son environnement, où l'artiste mêle une bande sonore ainsi que des images d'envol et de chant d'oiseau, à une improvisation de piano en live. Composer avec le vivant est le fil directeur du travail de Chassol, qui nous révèle tout en subtilité une manière poétique de s'immerger dans la nature.

BF

VH



Ola Maciejewska, *Loie Fuller: Research*, performance, 11 novembre 2022, Bally Foundation - Villa Heleneum, Lugano, Suisse
© Andrea Rossetti

Chassol, *Ultrabirdz*, performance, 11 novembre 2022, Bally Foundation - Villa Heleneum, Lugano, Suisse
© Andrea Rossetti



La marque Bally

AUX ORIGINES...

Depuis sa création par Carl Franz Bally et son frère Fritz, en 1851, Bally est dépositaire d'un savoir-faire artisanal exclusif dans la chaussure qui a su se renouveler au fil du temps tout en conservant ses valeurs originelles en termes d'ouverture, d'innovation, de respect et de durabilité, et d'une identité forte et engagée.

L'histoire de Bally est entremêlée de grandes rencontres ainsi que d'événements qui ont marqué l'imaginaire collectif : dans les années 1920, la marque chaussait Charlie Chaplin et l'impératrice Sissi enfilait des bottines Bally le jour de son mariage. En 1953, Edmund Hillary et Tenzing Norgay devinrent les premiers alpinistes à atteindre le sommet du Mont Everest chaussés par des bottes techniques Bally. Bally a également chaussé l'équipe olympique suisse, dont certains des membres ont été couronnés d'or, lors des Jeux olympiques d'hiver de 1956 à Cortina d'Ampezzo. De la maîtrise du cuir aux crans de la semelle en caoutchouc, en passant par l'utilisation de rayons X dans les magasins, Bally a toujours souhaité être à la pointe de l'innovation et en accord avec son temps.

La production de la marque a su rapidement se développer en alliant la tradition du fait-main à l'utilisation de technologies industrielles innovantes, jusqu'à atteindre une ampleur internationale dès les années 1870 avec des magasins en Amérique du Sud et en Europe. Aujourd'hui, son vaste réseau de boutiques s'étend sur 5 continents et s'est élargi à la fabrication d'accessoires et de prêt-à-porter depuis 1976. Plus de 170 ans après sa création, Bally et son équipe d'artisans multi-générationnelle continuent de fabriquer des pièces made in Switzerland au sein d'une usine à échelle humaine qui fait perdurer sa production artisanale.

BF

L'ENGAGEMENT SOCIAL ET ÉCOLOGIQUE

En plus de son exigence vis-à-vis de la qualité et de la durabilité de ses produits, Bally s'engage en faveur de la responsabilité sociale et environnementale de la marque.

Dès les débuts de l'entreprise, le fondateur Carl Franz Bally a su mettre en place des principes novateurs pour ses employés, incluant des infrastructures sur place comme une cantine et une garderie d'enfants. Carl Franz Bally ira même jusqu'à transformer la ville suisse de Schönenwerd en construisant des structures éducatives, résidentielles et récréatives. Sa vision était simple : diffuser le savoir-faire au sein de la communauté, en vue de concilier vie professionnelle et bien-être social. Fort de cette tradition d'entraide et de redistribution, l'engagement de Bally repose aujourd'hui encore sur un engagement social actif avec l'établissement et la publication d'un code éthique de la marque qui met l'accent sur le respect, la responsabilité, la parité femmes/hommes et l'inclusivité.

Le profond respect de Bally pour la nature et l'environnement découle de ses origines alpines. Le destin de la marque a toujours été intimement lié à celui de la nature environnante qui en a forgé l'identité en termes de créativité, de responsabilité et d'exigence écologique. Aujourd'hui Bally est fier d'être membre du Fashion Pact, une coalition internationale qui rassemble plusieurs entreprises de la mode et de l'industrie textile autour d'une série d'engagements en faveur de la préservation de la planète. En se fixant des objectifs scientifiques pratiques, le Fashion Pact lutte contre les effets néfastes de l'industrie sur le climat et pour la restauration de la diversité biologique et la protection des océans. Aussi, les bureaux du siège de la marque et les ateliers afférents, situés à quelques kilomètres de Lugano, à Caslano, sont aujourd'hui équipés de panneaux solaires qui fournissent 80% de l'énergie nécessaire à leur fonctionnement. De plus, depuis 2020, Bally a mis en place la Bally Peak Outlook Foundation, dont la mission est de protéger les habitats fragiles de montagne contre les effets négatifs du réchauffement climatique et du tourisme excessif. En sensibilisant le monde aux enjeux cruciaux qui menacent l'avenir de ces paysages extrêmes, la Fondation permet également aux communautés locales de mettre en œuvre un changement durable au travers, notamment, de son engagement « 8x8000m » en soutien des rangers locaux dans le parc national du Kilimandjaro en Tanzanie.

VH

BF

Visuels disponibles pour la presse: [lien vers la photothèque](#)

VH